

La vérité du monde

Marie-Claude Loiselle

Cinéma et nouvelles technologies
Number 129, October–November 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/10145ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Loiselle, M.-C. (2006). La vérité du monde. *24 images*, (129), 3–3.

La vérité du monde

Il y a des informations qui n'en sont pas, des faits que l'on rapporte, des détails qu'on nous décrit, des paroles et des images que l'on diffuse qui, sous le couvert d'une pratique qui prétend nous éclairer, ne font qu'ajouter à la confusion et au bruit général ambiant. Sans la radio et la télévision qui nous ont abreuvés de minute en minute pendant presque douze heures d'affilée de données de toutes sortes, vraies ou fausses, concernant la fusillade survenue au collège Dawson – les journalistes jubilant parfois comme s'ils assistaient à un match sportif ou suivaient les résultats d'une soirée d'élection – aurions-nous été moins informés? Si les bulletins de nouvelles habituels n'avaient divulgué que ce que les reporters savaient vraiment, avec toute la retenue et la circonspection que commandait le caractère tragique de la situation, ils auraient non seulement joué le rôle nécessaire de diffuseur d'information, mais n'auraient pas participé activement à engendrer cette sorte de «psychose» qui s'en est suivie. Combien parmi ceux qui ont assisté en direct toute la soirée de ce 13 septembre à ce déferlement de reportages et de témoignages, rivés à leur écran de télévision comme si leur ville était bombardée, se sont retrouvés dans un état de stress qui dépassait la mesure, toute réelle que fût la tragédie qui se jouait, tant pour ceux qui la vivaient de près ou de loin que pour ce que révèle de notre société cet acte de violence extrême commis par un jeune marginal? Une tension psychologique a été ni plus ni moins que créée, à un point tel que dans bien des écoles, ce sont les enseignants qui ont eu la tâche de calmer les esprits fébriles parfois jusqu'à l'angoisse des enfants, nourris la veille d'une violence élevée au rang de spectacle.

Conséquence de la pression exercée par les chaînes d'information continue sur les chaînes généralistes et même sur la radio, on assiste moins à une intrusion outrancière du réel environnant dans l'intimité de nos vies qu'à une déréalisation préoccupante du réel. Face à ces informations, qui ne sont bien souvent que sensations et happening permanent, le cinéma de fiction peut prendre tout à coup des allures de documentaire en touchant beaucoup plus profondément à une vérité. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à penser aux films si troublants de Pedro Costa, dont nous pourrions voir *En avant, jeunesse!* ce mois-ci au Festival du nouveau cinéma, à ceux du Chinois Jia Zhang-ke (*Platform*, *The World*) dont la plus récente réalisation, *Still Life*, présentée au Festival de Toronto, prend pour cadre un petit village inondé en raison de la construction du barrage des Trois-Gorges et qu'on doit déplacer, ou encore à *Elephant* de Gus Van Sant, inspiré du carnage de Columbine (que je cite malgré quelques réserves profondes à l'égard de ce film qu'il serait trop long d'exprimer ici). C'est que le réel n'existe pas sans le regard qui l'accompagne et même plus, ne gagne en densité que proportionnellement à l'acuité du regard qui le révèle. D'où notre frustration constante devant les informations que charrient les médias, qui nous maintiennent sans cesse dans un état d'attente, espérant saisir quelque chose qui nous

échappe et ne vient jamais, c'est-à-dire un rapport profond et sensible à la vérité d'un événement.

Nous ressentons aussi cette frustration devant les reportages portant sur l'Irak, l'Afghanistan ou le Liban. Ils témoignent de drames, rapportent des faits qui permettent de tenir un discours sur une réalité sans nous donner prise sur elle. Si nous devons nous borner à ce que renvoient nos médias comme images du Moyen-Orient et plus largement des populations arabes, qu'en connaîtrions-nous de plus que tous ces gens armés, criant poing en l'air dans les rues, presque toujours représentés comme des fous ou des fanatiques? Cette façon qu'ont les images diffusées par la télé de ne coller qu'aux signes extérieurs d'une réalité, par ailleurs infiniment plus complexe, engendre une incompréhension générale des sociétés qui peuplent notre planète que ne saurait en rien compenser la quantité prodigieuse d'informations diffusée quotidiennement. Bien au contraire, cette profusion ne fait que participer à la méconnaissance qui, dans ce cas, n'est pas très éloignée d'une certaine forme d'obscurantisme.

Il est alors d'autant plus désolant de constater la part sans cesse rétrécie accordée sur nos écrans (cinéma ou télé) à des images différentes¹,

offrant un regard qui est aussi une manière d'appréhender et de penser le monde. Un documentaire comme *Pour un seul de mes deux yeux* du cinéaste israélien Avi Mograbi (présenté l'an dernier au FNC puis sorti en coup de vent au Parallèle) vaut davantage à lui seul que cent reportages concernant la bande de Gaza ou la Cisjordanie pour saisir la schizophrénie propre à la logique sioniste, de même que le caractère humiliant de l'occupation israélienne du territoire palestinien. Et il en est de même du



Pour un seul de mes deux yeux d'Avi Mograbi

puissant film de Simone Bitton, *Mur* (vu en 2004 au FNC), qui s'attarde pendant une heure et demie de part et d'autre de ce mur odieux édifié par le gouvernement israélien le long des territoires occupés et qui tient prisonnier tout le peuple palestinien. Et que saurions-nous de l'Iran si nous n'avions son cinéma, et notamment des cinéastes comme Abbas Kiarostami qui, malgré la censure des mollahs, a force d'intelligence et d'audace, a grandement contribué à notre connaissance de ce pays et de la diversité de sa culture? La reconnaissance mondiale que Kiarostami a aujourd'hui acquise n'a pas ouvert pour autant nos écrans, grands ou petits, à ces films précieux, qui demeurent invisibles hors des festivals. Il est pourtant essentiel de préserver dans les salles et à la télé la présence de ces regards qui s'avèrent inestimables pour notre compréhension du monde et à notre présence active en son sein. Ces regards portés sur des sociétés humaines sont bien plus que des excentricités d'artistes auxquelles certains voudraient les reléguer. Ils offrent un rapport sensible à des réalités complexes auxquelles il est fondamental et même vital de s'ouvrir.

Marie-Claude Loisel

1. Depuis la fermeture du Cinéma du Parc à Montréal, combien reste-t-il de salles pouvant accueillir ces films, Le Parallèle ne parvenant plus à répondre aux centaines de demandes qui lui sont adressées chaque année?